
ESPEJEL CARVAJAL Claudia, *La justicia y el fuego. Dos claves para leer la Relación de Michoacán*

Dominique Michelet



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/jsa/11598>

DOI : 10.4000/jsa.11598

ISSN : 1957-7842

Éditeur

Société des américanistes

Édition imprimée

Date de publication : 5 décembre 2010

Pagination : 303-306

ISSN : 0037-9174

Référence électronique

Dominique Michelet, « ESPEJEL CARVAJAL Claudia, *La justicia y el fuego. Dos claves para leer la Relación de Michoacán* », *Journal de la Société des américanistes* [En ligne], 96-2 | 2010, mis en ligne le 22 juillet 2010, consulté le 22 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/jsa/11598> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/jsa.11598>

Ce document a été généré automatiquement le 22 septembre 2020.

© Société des Américanistes

ESPEJEL CARVAJAL Claudia, *La justicia y el fuego. Dos claves para leer la Relación de Michoacán*

Dominique Michelet

RÉFÉRENCE

ESPEJEL CARVAJAL Claudia, *La justicia y el fuego. Dos claves para leer la Relación de Michoacán*, 2 vol., El Colegio de Michoacán, Zamora, 2008, tome 1 : 400 p., bibl., index, ill. ; tome 2 : 332 p. de glossaire et table

- 1 Il est des ouvrages sur lesquels il n'est jamais trop tard pour attirer l'attention des lecteurs, au-delà des cercles des spécialistes qui, eux, en connaissent ou, au moins, en supputent les mérites dès avant leur parution. Tel est le cas de cette somme que Claudia Espejel a su tirer de sa thèse de doctorat, soutenue en 2004 au Centre d'études historiques du Colegio de Michoacán.
- 2 La *Relación de Michoacán* – ou, plus exactement, la *Relación de las ceremonias y ritos y población y gobernación de los indios de la provincia de Mechuacán hecha al ilustrísimo Sr. Don Antonio de Mendoza, virrey y gobernador desta Nueva España por su Majestad etc.* – est un des témoignages les plus riches qui nous soient parvenus sur un peuple américain d'avant le traumatisme radical de la Conquête et de la colonisation, une de ces « premières nations », selon une expression qui a été remise au goût du jour il n'y a pas si longtemps en France et qui trouve ici tout son sens. D'une importance comparable, pour la partie de la Mésoamérique dont elle traite – le royaume tarasque, voisin occidental de l'empire aztèque –, à celle de l'immense Codex Florentin, que le franciscain Sahagún a voulu et su compiler et qui, lui, nous fait entrer précisément dans l'intimité du monde aztèque, la *Relación* est aussi une œuvre littéraire majeure¹, manuscrit enluminé de quarante-quatre planches dont l'original, ou la plus vieille copie, est conservé à la bibliothèque royale de l'Escorial. Amputé de la quasi-totalité de

sa première partie, qui était consacrée aux dieux et aux rites², ce manuscrit relate l'histoire du royaume tarasque depuis ses origines jusqu'à l'exécution du dernier souverain autochtone, Zinzicha, par Nuño de Guzmán (de 1250, en gros, jusqu'au mois de février 1530), et il décrit, souvent très précisément, la société locale telle qu'elle existait à la veille de la première entrée des troupes espagnoles dans la capitale du royaume en juillet 1522.

- 3 Depuis sa redécouverte au milieu du XIX^e siècle, la *Relación de Michoacán (RM)* a fasciné plus d'un chercheur pour une raison autre que l'extraordinaire richesse des informations qu'elle contient. L'anonymat et l'extrême discrétion du compilateur espagnol qui, à trois reprises dans le prologue de l'œuvre, se présente comme le simple interprète des « anciens » de la cité de Michoacán et non, dit-il expressément, comme l'auteur du récit³, ont fait croire en effet à beaucoup que le récit transmis était une magnifique rhapsodie de pures paroles indiennes. Or c'est précisément cette vision du texte que le travail de Claudia Espejel remet en question, largement et fondamentalement quoique pas totalement. Avant sa propre étude, la plus systématique qui ait été faite à ce jour et qu'il sera certainement difficile de surpasser, certains avaient mis en évidence que le texte – notamment sa deuxième partie historique – comportait des fragments de récits à caractère merveilleux (tout spécialement quand des divinités y apparaissent comme intervenant dans les affaires humaines) et donc dotés d'une dimension mythique ou symbolique⁴; de plus, les mêmes ou d'autres avaient soupçonné et/ou identifié, dans les narrations et les descriptions, un certain nombre de partis pris favorables au groupe dominant. Ce groupe avait su accaparer et organiser à son profit le pouvoir en moins de cent cinquante ans et son chef était devenu le *cazonci*, un terme à l'étymologie incertaine mais qui désigne le souverain suprême, représentant sur terre du dieu tutélaire de son groupe, Curicaueri, *numen* du feu, du soleil et de la guerre. La véracité historique du texte avait donc été mise en doute sur deux fronts : l'histoire de la formation de l'entité tarasque (2^e partie de la *RM*) et l'image générale qui est brossée de cette dernière (3^e partie) n'échappent ni totalement au monde du mythe, ni à la manipulation de la part des vrais « auteurs » du texte, membres du groupe dirigeant, si ce n'est de la famille même des souverains, désireux de légitimer le pouvoir conquis.
- 4 L'apport du travail effectué par Claudia Espejel sur le texte et ses illustrations se situe, quant à lui, à un autre niveau. La relecture du manuscrit à laquelle elle nous convie s'est imposée à elle à la découverte, quelque peu inattendue, des nombreuses similitudes que présentent la *RM* et un texte espagnol mis au point au XIII^e siècle, sous le règne d'Alphonse X le Sage, mais appliqué seulement presque un siècle plus tard et publié avec gloses pour la première fois à Séville en 1491, *Las Siete Partidas*, un document très connu, bien sûr, des élites espagnoles, religieuses notamment, y compris en Nouvelle Espagne. Considérées comme un corpus législatif, les *Partidas* rassemblent les principes et les règles nécessaires pour assurer le maintien de la foi au Christ, pour vivre aussi en paix les uns avec les autres sur terre « *según el placer de Dios y según conviene a la vida* ». L'exposé des règles en question et des institutions chargées de veiller à leur respect suit, dans les *Partidas*, un ordre précis, un ordre que reprend justement en bonne partie la *RM*, tout comme, d'ailleurs, plusieurs chroniques concernant le Mexique central. Mais la parenté dans l'agencement formel des thèmes traités n'est, pour Claudia Espejel, qu'un point de départ : à l'égal du ton général du texte – bien trop homogène pour être de plusieurs auteurs –, elle n'est qu'un indice du rôle joué par Jerónimo de Alcalá, lequel s'avère donc avoir été bien plus qu'un simple

compilateur. Comme le montre de façon assez convaincante Claudia Espejel, la *RM*, construite selon un modèle espagnol, transmettrait une véritable réinterprétation – espagnole, forcément – du monde indigène tarasque, évalué et remodelé, tout au long du texte, implicitement mais néanmoins systématiquement, à l'aune des réalités castillanes. À preuve, selon elle, et entre autres⁵, l'utilisation de la terminologie espagnole des charges et des offices pour décrire l'organisation du sommet de l'État tarasque et la structuration de toute l'information fournie autour de la notion de justice, laquelle était essentielle pour le maintien de l'ordre créé par le Dieu des chrétiens. Pourtant, et c'est probablement là que l'analyse du texte est la plus stimulante, bien que déroutante, il apparaît que, dans la *RM*, le monde indien n'est pas complètement masqué par les oripeaux espagnols. On voit bien, en effet, nous dit Claudia Espejel, que ce qui constitue son cœur et autour de quoi tout paraît s'articuler, c'est l'obligation, pour survivre dans ce monde, de nourrir les dieux, par le sacrifice des prisonniers de guerre, par le feu et la fumée. Il y aurait donc, aux yeux de notre auteur, deux clés pour lire la *Relación de Michoacán* : celle de la justice, qui est celle-là même dont le frère Jerónimo de Alcalá s'est servi pour bâtir son témoignage sur la société tarasque préhispanique et qui fait de celui-ci un ensemble qu'on ne saurait tenir pour une image fidèle des réalités indiennes ; et celle du feu, clé d'interprétation du monde des Tarasques eux-mêmes. D'où un double appel, au bout du livre de Claudia Espejel⁶ : le premier, pour que soit recommencée une lecture complète de la *Relación* avec la seule « clé du feu », c'est-à-dire en écartant tout ce que la « clé de la justice » a conduit Fray Jerónimo de Alcalá à fabriquer ; le second, pour que l'archéologie soit davantage mobilisée dans le pays tarasque puisqu'elle est productrice de données indépendantes, non contaminées, en théorie du moins, par la perspective colonisatrice. C'est sans doute là faire bien trop d'honneur à la recherche archéologique. De fait, comme on le sait et comme y ont insisté, il y a longtemps déjà, les tenants de la *critical archaeology*, ses interprétations ne sont jamais libérées de préjugés, tout spécifiquement ceux associés à leur contexte d'énonciation. Et pourtant, l'invitation vaut certainement qu'on tente d'y répondre.

NOTES

1. Dans la présentation qu'il a donnée à son édition de la version française du texte (*Relation de Michoacán*, coll. « Tradition », Gallimard, Paris, 1984), J. M. G. Le Clézio classe ce récit au nombre des « livres essentiels » à côté de *l'Iliade* (*ibid.*, p. 24). Les éditions du document ont été relativement nombreuses. La plus recommandable, pour la qualité de la transcription du texte, l'apparat critique et également le nombre et l'intérêt des études qui l'accompagnent – certaines étant des classiques qu'on est heureux de voir réunies –, est celle coordonnée par Moisés Franco Mendoza et coéditée en 2000 par le Colegio de Michoacán et le Gobierno del Estado de Michoacán. Sortie un an plus tard (2001), celle en deux volumes, coordonnée par Armando Mauricio Escobar Olmedo, coéditée par Patrimonio Nacional de España, la maison d'édition Testimonio et l'Ayuntamiento de Morelia et qui constitue le n° 3 de la série *Thesaurus Americæ*, a le mérite irremplaçable d'offrir un très bon fac-similé de l'original.

2. Une « absence » qui n'est pas sans évoquer une censure de la part des autorités ecclésiastiques, peut-être avant même l'envoi de l'œuvre en Espagne.
 3. Benedict Warren est celui qui, dès 1971, démontra qu'il s'agissait du franciscain, alors seulement trentenaire, Jerónimo de Alcalá, proche collaborateur de Don Vasco de Quiroga ; ce dernier, après un premier séjour au Michoacán, y était revenu en 1538 comme premier évêque du diocèse nouvellement créé. Ce sont aussi les travaux de Warren qui ont permis de dater la fabrication de l'œuvre des années 1540-1541.
 4. L'analyse faite par Roberto Martínez González dans son article « La dimensión mítica de la peregrinación tarasca », *Journal de la Société des Américanistes*, 96-1, pp. 39-73, 2010, se situe dans ce courant.
 5. Une analyse fine est aussi consacrée aux mariages indiens, sujet ô combien sensible pour les missionnaires et révélateur, semble-t-il, de leurs efforts d'assimilation du monde nouveau à celui des colonisateurs.
 6. Entendons du premier tome de l'ouvrage ; le deuxième, lui, est constitué par ce que Espejel appelle trop modestement un glossaire et qui est, en réalité, une formidable base de données consacrée aux 313 noms de lieux, 215 personnages et 66 divinités cités dans la *RM* (à quoi ont été ajoutées 300 catégories de fonctions).
-

AUTEURS

DOMINIQUE MICHELET

UMR 8096 Archéologie des Amériques, CNRS/Université de Paris 1